



Paulette Tabary

## PAULETTE

*Côté cour,  
côté jardin...*





## Introduction

Pour mes 60 ans, des amis m'ont offert un carnet pour écrire mes souvenirs. Sans doute étais-je encore trop jeune ou trop occupée... J'ai remis le cahier dans un coin, attendant des jours propices pour m'atteler à la tâche. Le carnet est resté vierge de tout mot vingt-quatre ans durant. J'y pensais parfois, mais sans plus. Je n'étais pas prête, je suppose, ou n'en ressentais pas le besoin. J'ai écrit le premier mot en 2010, il n'est jamais trop tard pour s'y mettre.

Il y a tant de choses à dire, tant de souvenirs qui se bousculent tandis que d'autres sont tombés dans l'oubli. Tout ce passé enfoui dans ma mémoire, vais-je savoir l'écrire pour le partager avec ceux qui m'ont accompagnée dans les bons comme dans les mauvais jours ?

Parler de soi n'est pas toujours facile, alors quand il s'agit d'écrire sur son passé... Je vais essayer de me plier à cet exercice délicat. Mais il me faut auparavant

remonter le fil du temps, pour vous présenter ceux qui m'ont donné le jour le 16 février 1926.

Marguerite Ayrault, ma future maman, est née à Chiché en 1903. Ses parents avaient d'abord eu trois filles, Joséphine, Germaine, Radegonde, puis Marguerite treize ans plus tard. Elle fut en partie élevée par ses sœurs, ce qui fait que je suis du même âge que mes cousines. La famille Ayrault a quitté Chiché pour s'installer dans une ferme plus grande à Bousais. Autrefois, mes arrière-grands-parents maternels étaient propriétaires de leur terre. La sœur de ma grand-mère maternelle voulait être religieuse, mais ses parents l'avaient envoyée apprendre le métier de couturière. À peine majeure, elle est entrée au couvent à Poitiers. Ses parents ont dû vendre leur terre pour réunir la dot réclamée par le couvent. Ils n'ont jamais revu leur fille, qui était sœur cloîtrée. Grand-mère en a gardé une telle rancœur envers l'Église qu'elle n'est plus jamais allée à la messe, mais elle a continué à égrener son chapelet. Quand sa sœur est décédée, le couvent n'a prévenu la famille que six mois plus tard. Il est vrai que c'était pendant la guerre...

Maman a toujours vécu en ferme et ne désirait pas d'autre vie.

Marcel Garandau, mon futur papa, est né du côté du Tallud en 1903. Son père avait eu deux enfants de son premier mariage : Germaine et Alexandre. Après

quelques années de veuvage, il s'est remarié avec Marie, ma grand-mère Garandea, qui avait déjà une fille Eugénie. Mes grands-parents paternels ont ensuite eu quatre enfants : Jeanne, Marcel (papa), Edmond et Paul. Les trois filles ont appris des métiers qui, dans nos campagnes, sortaient du commun : deux furent lingères, et une exerça la profession de tapissière. Grand-père Garandea aurait été mieux en évêque qu'en agriculteur, mais, ayant trois fils, il a pris une ferme en location. Papa, lui, n'avait pas la vocation de fermier. Lui, il voulait être charcutier. Sa mère n'a pas voulu. Il faut dire à sa décharge que la première femme de grand-père Garandea était morte d'un chaud et froid (elle portait des paniers de viande). Alors papa est entré comme apprenti à Parthenay dans une usine qui, pendant la guerre, fabriquait des armes. Ce travail en usine ne lui convenant pas, papa est parti se louer dans les fermes.

Papa et maman se sont mariés à Barroux en septembre 1925. Ils ont pris à la ferme le relais des grands-parents Ayrault qui, eux, se sont installés dans une maisonnette située en haut de la cour.



*Grands-parents Airault*



*Grands-parents Garandeau*

## Le temps de l'enfance

Des circonstances de leur rencontre, je ne pourrais rien en dire. On ne parlait pas de ces choses-là à mon époque. En revanche, je sais que j'étais déjà « en route » quand mes parents se sont mariés. Bien sûr, ils ne me l'ont jamais dit. Mais je n'avais pas les yeux dans ma poche et j'ai découvert un jour ce secret dans le livret de famille.

Je suis née le 16 février 1926, c'était un mardi gras. Peut-être en ai-je hérité le goût de la farce et des déguisements... Je pourrais presque le croire maintenant que j'ai le recul nécessaire pour analyser le parcours de ma vie.



*Maman et papa*





*Paulette*



Je suis restée longtemps fille unique, presque sept ans. Cela m'a valu d'être câlinée par tout le monde, parents et grands-parents, et surtout par mes grands-mères, car maman s'occupait beaucoup de papa qui était très malade. Un soir de battage à la machine, il s'était baigné et avait fait une congestion. Jusqu'à la naissance de Robert, j'ai grandi auprès d'un père cardiaque. On se demandait même s'il serait encore en vie pour la naissance de son premier fils. Papa allait mieux par moments, puis il rechutait. Dans les périodes de répit, il aimait alors m'emmener à la chasse. Je me rappelle l'avoir accompagné à la chasse au furet, pour prendre des lapins dans les bois du Grand-Moiré au nez des Allemands pendant l'Occupation. Quelle trouille, mais que de sensations !

Aller avec papa me plaisait beaucoup et je le suivais chaque fois avec grand plaisir. Lui qui n'avait pu accéder à son rêve de devenir charcutier, il se rattrapait lorsque des bêtes étaient abattues. Et comme il avait le savoir-faire pour les abattre, papa allait tuer le cochon, les veaux... chez les voisins. Papa m'avait appris à friser le ventre de veau. Je passais mon couteau enduit de plomb fondu dans le boyau, et le ventre de veau frisait. Papa trouvait en moi une élève attentive et toujours partante. Cela devait lui plaire, j'imagine. J'étais sûrement le garçon qu'il n'avait pas encore. Robert ne prendrait la place du fils qu'à partir de 1932. Jacqueline agrandirait notre famille en 1934, puis un petit dernier, Jean, en 1938.

La naissance de Robert ne m'a pas perturbée outre mesure. Je n'ai jamais ressenti de dépit de ne plus être l'enfant unique de la maison. La jalousie ne fait pas partie de mon tempérament. Au contraire, j'ai très vite secondé maman auprès des plus jeunes. Elle ne pouvait être partout à la fois. Quant à Jean, qui avait douze ans de moins que moi, je me suis retrouvée un peu comme sa seconde maman.

Papa aimait rire et plaisanter, et cela malgré la maladie. À l'occasion d'une fête, il s'était déguisé en clown. Une photo a immortalisé l'événement. Mes cousines du côté paternel m'ont dit un jour : « On ne savait pas d'où tu tenais ça, mais quand on a vu la photo de tonton Marcel on a compris ! » Malheureusement, j'ai davantage connu mon père malade. Mais cette situation n'a jamais réussi à entamer mon optimisme et mon entrain. J'avais déjà un tempérament *jhouasse*, gai, mais tempéré par un sentiment précoce de responsabilité qui s'est fait jour dès la naissance de Robert. L'insouciance de l'enfance mêlée à un certain sens des responsabilités. J'ai appris très jeune à assumer aussi bien les événements qui m'étaient imposés, même s'ils allaient à l'encontre de mes désirs, que les conséquences de mes nombreuses bêtises. J'obéissais à mes parents, mais cela ne m'empêchait de dire ma façon de penser lorsque je n'étais pas d'accord. Ensuite, je faisais contre mauvaise fortune bon cœur. De toute façon, aurais-je pu faire autrement ? Nous vivions à une époque où les

enfants se soumettaient aux choix des parents et suivaient le chemin de vie tracé sans en sortir jamais... sauf si le destin se mettait en tête de contrecarrer les plans des parents. Les jeunes de mon temps aimaient rire et s'amuser, mais rentraient dans le rang quand l'heure était venue d'agir en adultes.

Maman était très différente de papa. Pour elle, femme énergique, c'était le travail d'abord. Et il y avait tant à faire, entre le travail de la ferme et les soins à papa si affaibli par la maladie ! Je ne dis pas que maman ne nous aimait pas, loin de là, mais les journées ne laissaient guère de temps pour les démonstrations d'amour maternel. La tendresse, je l'ai davantage trouvée auprès de mes grands-mères. Elles m'ont énormément gâtée, entourée... C'est pour cela que j'aimais tant aller passer les vacances à Château-du-Loir avec mon cousin Edmond. Lui dormait chez sa mère, ma tante Jeanne, et moi chez grand-mère Garandau à partir du moment où mes grands-parents paternels s'y sont installés. Toutes deux vivaient à quelques centaines de mètres seulement. Que de moments heureux nous avons pu vivre !

Si je devais me décrire telle que j'étais dans ma petite enfance, imaginez une petite tête blonde au regard droit, aux yeux pleins de malice et au caractère déjà très affirmé. Le temps des bêtises a commencé de bonne heure. J'en ai oublié la plupart, heureusement, mais je me rappelle très bien le jour où, après avoir été

réprimandée par mes grands-parents paternels, j'étais allée me cacher dans une cabane à lapins où je m'étais endormie. Je n'avais que 3 ans. Mon absence prolongée a semé la panique, surtout qu'il y avait la mare à côté de la maison. La peur que je leur ai faite ce jour-là m'a valu une bonne fessée. Ce n'était que le début d'une longue série.

Il me reste quelques images très précises de ma petite enfance, comme celle d'une salle décorée de ballons pour le mariage de la filleule de mon père ; cela se passait du côté de Mantes en 1932. J'avais 6 ans. Le lendemain, nous sommes allés au zoo de Vincennes où, pour la première fois de ma vie, j'ai vu des éléphants, des gorilles et des ours – souvenir particulièrement net, sans doute parce qu'une dame avait perdu son parapluie dans leur fosse. Je me rappelle aussi très bien avoir admiré au Jardin des Plantes une belle plante à fleurs jaunes dont j'ignore le nom, ni même si quelqu'un me l'a dit à l'époque. Chose surprenante, lorsque j'y suis retournée à 21 ans, tout était exactement à la même place... comme si rien n'avait changé durant toutes ces années !

Mon rêve d'enfant, c'était de devenir institutrice. Je me voyais très bien dans la peau d'une maîtresse, faisant la classe à des élèves d'une sagesse exemplaire. N'ayant pas encore de frères ou de sœur à l'époque, j'avais jeté mon dévolu sur des poupées de maïs qui brillaient par leur sagesse, ne pouvant se défendre devant mon

autoritarisme. Lorsque Robert et Jacqueline ont complété la famille, j'ai continué mes jeux avec, désormais, des élèves humains... beaucoup plus remuants et moins dociles que mes poupées de maïs. Ils n'étaient pas décidés à subir ma loi ! Et puis, Robert et Jacqueline faisaient bloc. Ils ont assez vite été très proches, au point que Robert servait de traducteur pour expliquer au reste de la famille le galimatias de Jacqueline. Ma sœur n'était pas comme moi : elle parla tardivement, et se montrait très réservée et beaucoup plus calme. Moi, j'étais particulièrement bavarde même toute petite. « Arrête de parler ! Tu parleras quand on te le dira ! », me répétaient mes tantes. Cela ne faisait pas mon affaire, j'avais toujours quelque chose à dire et je n'aimais pas être commandée. Et puis, il fallait toujours que j'aie le dernier mot.

Comme toutes les petites filles, je jouais à la poupée. Il paraît que j'en avais une, mais je n'en ai pas le moindre souvenir. C'est une nièce de maman qui me l'a rappelé dernièrement, me disant que cette poupée l'avait rendue très jalouse de moi. Sans doute était-ce une poupée de chiffons. Par contre, je me rappelle très bien le Pierrot offert par une de mes tantes Garandeau. J'y tenais énormément. Un jour que mon frère Robert était en colère, il a jeté mon Pierrot aux cochons. Je le revois comme si c'était hier. Il ne me restait que les sabots de Pierrot ! J'ai beaucoup pleuré... Il m'a fallu un certain temps pour pardonner ce geste à mon frère. Des années plus tard, j'ai comblé le vide laissé par ce Pierrot par un

autre, acheté je ne sais où, et qui trône désormais sur une étagère.

L'année de mes 4 ans, mes grands-parents paternels ont quitté la borderie qu'ils louaient et sont venus vivre chez nous un certain nombre de mois, le temps que leur fille Jeanne leur trouve un logement à Château-du-Loir où elle-même habitait. Grand-père et grand-mère Garandea se sont donc installés momentanément dans une grande pièce à l'étage. Des images de cette époque sont encore ancrées en moi. Je revois grand-père Garandea assis sur le perron de la maison, à Barroux, occupé à casser des cacahuètes : il n'avait plus qu'une dent ! Un autre souvenir, d'un genre très différent, est lié au jour où grand-mère Garandea a fait cuire des soles. Avait-elle gardé le goût des plats qu'elle préparait du temps où elle travaillait comme cuisinière dans les maisons bourgeoises ? Je l'ignore, mais l'odeur et le goût sont toujours présents dans ma mémoire. C'est étonnant comme ce genre de détail peut marquer un enfant ! Puis ils sont partis vivre à Château-du-Loir. Grand-mère y a travaillé comme cuisinière et faisait aussi des ménages ; grand-père travaillait dans une épicerie. Cette vie leur convenait mieux que celle de la ferme. Grand-père est décédé peu de temps après leur installation à Château-du-Loir, contrairement à grand-mère Garandea qui était une forte femme et décéda beaucoup plus tard, en 1941, à l'âge de 71 ans.

Je me souviens d'un voyage à Château-du-Loir avec toute la famille : papa, maman, Robert, Jacqueline et moi. Jean n'était pas encore né.



*Papa, Maman, Robert, Jacqueline et moi*

Mes grands-parents maternels vivaient près de nous, dans un petit logement qui donnait sur la cour de la ferme. Grand-père souffrait d'asthme. J'entends encore sa respiration sifflante... Il en est mort en 1937. Grand-mère a continué sa vie près de nous, nous aidant aux travaux domestiques comme à ceux de la ferme. Elle m'accompagnait aux champs lorsque j'étais petite. Un jour que nous étions toutes les deux assises, en train de tricoter tout en gardant les bêtes,

une vipère s'est approchée. Je revois grand-mère prenant son sabot et l'écrasant sans trembler sur la tête du reptile. Qu'est-ce que j'ai eu peur !

J'étais intrépide et peu de choses m'effrayaient suffisamment pour calmer ma curiosité. Pourtant, quelqu'un incarnait la grande peur de mon enfance et, comble de malchance, cette personne était l'un de nos proches voisins. Dans le village, monsieur Guilbault avait la réputation de jeter des sorts. Son pouvoir était-il limité, difficile de l'affirmer, toujours est-il que seul son voisinage proche se plaignait de désagréments liés à cet homme. Guy Hourmon habitait à une centaine de mètres du père Guilbault. Un jour, ce dernier a flatté la pouliche des Hourmon avant de déclarer qu'elle ne grandirait pas. Et c'est vrai, la pouliche n'a jamais profité. Nous, on ne pouvait pas avoir plus de huit vaches. Si on en avait une neuvième, elle crevait pour une raison ou une autre. Il nous avait jeté un sort. Personne ne parlait des Guilbault, mais tous croyaient plus ou moins au pouvoir maléfique de cet homme. Quant aux enfants, ils étaient terrifiés par le père Guilbault. Nous, on disait qu'il était sorcier... en cachette, on ne sait jamais ! Sa femme, Ernestine, était gentille. Mais quand on en fuit un, on en fuit deux. Les Guilbault n'avaient pas d'enfants et vivaient de l'élevage de deux ou trois chèvres. À la mort des Guilbault, des livres de magie ont été découverts dans leur maison ; ils ont tous été brûlés. À cette époque-là, la magie avait la

part belle. Cela doit perdurer dans le fin fond des campagnes.

Parmi les grands plaisirs familiaux, je garde en mémoire nos visites chez le père Voué, à Courte Vallée. Nous y allions en carriole le dimanche, durant l'été. Papa attelait la jument à un genre de char à bancs comportant quatre ou cinq places. Je devais avoir 8 ans, car Robert était né. Je jouais avec Albert et Léone Chevalier. Nous rentrions pour la traite des vaches, le soir. La guerre a mis fin à ces sorties.

L'été, nous allions aussi à la pêche à Roche Paillé. À partir de 1936, avec les premiers congés obtenus grâce à la victoire du Front populaire aux élections législatives, mes oncles qui travaillaient aux chemins de fer se joignaient à nous. Avec mes cousins, ils attrapaient à la main les poissons cachés sous les pierres ou dans les joncs. Comme c'était interdit, il ne fallait pas faire de bruit pour ne pas attirer l'attention du garde-pêche. C'était excitant pour nous, les jeunes ! Ces sorties avaient le goût de l'interdit, ce qui nous plaisait doublement. Je me rappelle particulièrement le jour où papa et mon oncle ont testé la pêche à la grenade. Ils se sont dépêchés de ramasser tous les poissons morts avant l'arrivée du garde-pêche. D'où venait cette grenade ? Je l'ignore. En revanche, je me souviens très bien qu'une grenade traînait chez nous à Barroux. Papa l'avait-il escamotée du temps où il travaillait à l'usine de Parthenay, pendant la guerre ?

Est-ce cette grenade qui a fini dans la rivière ? Ce qui est sûr, c'est que nous ne l'avons jamais retrouvée à la maison lorsque nous l'avons quittée.

Je m'entendais bien avec mon cousin Edmond, le fils de tante Jeanne. Il avait trois ans de plus que moi et la même faculté de faire des bêtises. Comme nous avons pu en faire ensemble ! Je n'ai pas oublié la fois où Edmond et moi avons mangé toutes les belles pêches que nous étions censés rapporter à grand-mère Garandau et tante Jeanne pour les mettre en bocaux. La gourmandise avait été plus forte que la raison et les petites pêches rapportées n'ont, bien entendu, pas fait l'affaire des deux cuisinières. Nous avons été accueillis plutôt fraîchement, comme il se doit. Nous avons eu la chance de ne pas être malades après cette orgie de fruits ! Edmond avait la mauvaise habitude de ne jamais partager. Cela ne me convenait pas, évidemment. J'ai décidé de lui donner une bonne leçon le jour où tante Jeanne m'a donné une banane pour le goûter. Finaude, j'ai épluché mon fruit et, généreusement, j'ai offert la peau à Edmond en lui disant : « Tu vois, moi, je partage ! » J'ai oublié sa réaction, mais je suis sûre qu'il n'a pas dû apprécier. Tout comme moi lorsque je me suis fait pincer les orteils par les écrevisses lors de ma première pêche aux crustacés dans la rivière qui coulait en bas de chez ma tante. Edmond s'était bien gardé de me dire que les écrevisses se déplacent à reculons. J'ai vite retenu la leçon ! J'imagine que j'ai dû prendre ma revanche,